

WHERE TRUTH AND RECONCILIATION STAND AT CANADIAN UNIVERSITIES

by Ian Munroe

TRUTH,
VERITÉ



While some Indigenous scholars say there's been significant progress, others see mostly rhetoric

Si certains universitaires autochtones estiment
que des progrès importants ont été réalisés,
d'autres y voient surtout de la rhétorique

RÉCONCILIATION
RÉCONCILIATION



OÙ EN SONT LA VÉRITÉ ET LA RÉCONCILIATION DANS LES UNIVERSITÉS CANADIENNES?

par Ian Munroe



HEN ASIMA VEZINA learned the remains of 215 Indigenous children had been discovered in unmarked graves at a former residential school in Kamloops, B.C., it set in motion a chain of events at her own educational institution thousands of kilometres away.

As president and vice-chancellor of Algoma University in Sault Ste. Marie, Ms. Vezina decided the first step was to seek guidance from survivors in her community.

“We needed to come together, and we did, in ceremony and prayer,” she recalls. This led to a joint statement from the university and several local Indigenous organizations:

“Miigwetch [thank you] to those young Spirits for bringing themselves to our attention, they are telling us about the work we need to do,” it began.

Another statement was issued the next day, announcing a search would be conducted “to address the potential that there may be burial sites outside the marked gravesites” on Algoma’s main campus, which itself was a residential school until 1970. Ms. Vezina says care will be taken to do the work “in a respectful, culturally appropriate way.”

The university’s response speaks to the close relationship that has taken root between Algoma’s senior leadership and groups such as the Children of Shingwauk Alumni Association (CSAA), which is made up of residential school survivors and their descendants. “We’ve had our share of disagreements in hard times – but recently we’ve really flourished,” says Jay Jones, president of the association and a member of the Walpole Island First Nation. “They’ve listened to the elders, and we’ve moved forward in such a fantastic way, where everyone’s benefiting.”

As Ms. Vezina puts it: “They have really taken us under their wing.”

The provincial and federal governments have taken notice of what’s happening at Algoma, announcing \$13 million in funding this spring to establish a cross-cultural centre. It will highlight the work of the CSAA, which was established more than 20 years ago. The centre will also serve as the new home of the Shingwauk Residential Schools Centre, an education and research facility currently housed in the main building on campus that includes an archive on residential and day schools from coast to coast. In July, Parks Canada also recognized the former Shingwauk residential school as a national historic site.

Those are a few ways the promise of truth and reconciliation is playing out at one university. As Canadians try to come to terms with the residential school system’s impact on Indigenous peoples, University Affairs spoke with Indigenous officials, scholars and allies in several provinces to gauge the progress being made in universities across the country.

A cultural shift

“It is really important to celebrate, in institutional forums, the gains that have been made and the work that still needs to be done,” says Marlene Brant Castellano, a professor emeritus at Trent University who is recognized internationally as a trailblazer in the field of Indigenous studies.

When she started out as a student at Queen’s University more than half a century ago, she was the only Indigenous student. Last year there were 456, plus 100 Indigenous staff and faculty.

“There have been huge changes in programs, in curriculum, in policy, in appointments, in the numbers and the presence of tens of thousands of Indigenous students, studying to take their place in boardrooms and policy circles and public services,” says Dr. Brant Castellano, a Mohawk of the Bay of Quinte.

The number of Indigenous scholars that have been named to senior administrative positions in recent years is a sign of a cultural shift underway at many postsecondary institutions, she says.

One of them is Ry Moran, a member of the Red River Métis. He’s the inaugural associate university librarian, reconciliation, at the University of Victoria, former director of the six-year-old National Centre for Truth and Reconciliation and former director of statement gathering with the Truth and Reconciliation Commission of Canada (TRC).

“The question of Indigenous peoples having a voice in how education systems are developed and rolled out is one of the most long-standing sources of advocacy, activism and super hard work from a lot of Indigenous peoples,” Dr. Moran says. “The TRC was just another clear affirmation that the time for change is now, and that what we’re seeking isn’t incremental change.”

The commission, headed by Justice Murray Sinclair, issued its final report in 2015. It included 94 calls to action, some of which apply directly to higher education. For example, number 16 urges postsecondary institutions to create degree and diploma programs in Indigenous languages.

LORSQUE ASIMA VEZINA a appris que les restes de 215 enfants autochtones avaient été découverts à Kamloops, en Colombie-Britannique, dans des tombes anonymes sur le site d'un ancien pensionnat autochtone, une série d'événements s'est enclenchée dans son propre établissement d'enseignement, à des milliers de kilomètres de là.

En tant que rectrice et vice-chancelière de l'Université Algoma, à Sault Ste. Marie, M^{me} Vezina s'est dit qu'elle devait d'abord demander conseil aux survivants de sa communauté.

« Nous avions besoin de nous réunir, de prendre part à une cérémonie et de prier ensemble », souligne-t-elle. Un moment de recueillement qui a ensuite mené à une déclaration émise conjointement par l'Université et plusieurs organisations autochtones locales qui commencent par ces mots : « Miigwetch [merci] à ces jeunes esprits d'avoir signalé leur présence. Ils manifestent le travail que nous devons accomplir. »

Le lendemain, une autre déclaration annonçait qu'on effectuerait une recherche puisqu'il pourrait « potentiellement avoir des tombes anonymes, au-delà des sépultures connues » sur le campus principal de l'Université Algoma, site d'un pensionnat autochtone jusqu'en 1970. M^{me} Vezina précise que ces recherches seront menées « de manière respectueuse et culturellement appropriée ».

La réponse de l'Université témoigne du lien étroit qui s'est établi entre sa haute direction et des groupes comme la Children of Shingwauk Alumni Association (CSAA), formée de survivants des pensionnats et de leurs descendants. « Nous avons eu notre part de désaccords dans les moments difficiles, mais récemment, notre relation a véritablement pris son envol », souligne Jay Jones, président de l'Association et membre de la Première Nation de Walpole Island. « Ils ont écouté les aînés et nous avons avancé de manière tellement fantastique que tout le monde en profite. »

Comme l'illustre M^{me} Vezina : « Ils nous ont vraiment pris sous leur aile. »

Les gouvernements provincial et fédéral ont remarqué ce qui se passe à l'Université Algoma, annonçant ce printemps un financement de 13 millions de dollars pour la création d'un centre interculturel. Ce centre mettra en

Ce sont là quelques exemples de la façon dont la promesse de vérité et de réconciliation peut se concrétiser dans les universités. Au moment où les Canadiens tentent d'accepter les séquelles causées par le système des pensionnats autochtones, *Affaires universitaires* s'est entretenu avec des responsables, des universitaires et des alliés autochtones dans plusieurs provinces afin de mesurer les progrès réalisés dans les universités du pays.

Un changement culturel

« Il est vraiment important de célébrer, dans les forums institutionnels, les progrès réalisés et le travail qui reste à faire », déclare Marlene Brant Castellano, professeure émérite à l'Université Trent, reconnue internationalement comme une pionnière dans le domaine des études autochtones.

Lorsqu'elle a commencé à étudier à l'Université Queen's il y a plus d'un demi-siècle, elle était la seule étudiante autochtone. L'année dernière, ils étaient 456, auxquels s'ajoutent 100 membres autochtones du personnel et du corps enseignant.

« Il y a eu d'énormes changements dans les programmes, les cursus, les politiques et les nominations, dans le nombre et la présence de dizaines de milliers d'étudiants autochtones, qui étudient pour prendre leur place dans les conseils d'administration, les milieux politiques et les ser-

vices publics », souligne M^{me} Brant Castellano, une Mohawk de la baie de Quinte.

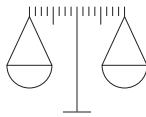
Les universitaires autochtones qui ont été nommés à des postes administratifs de haut niveau ces dernières années sont le signe d'un changement culturel en cours dans de nombreux établissements postsecondaires, dit-elle.

L'un d'entre eux est Ry Moran, un Métis de la rivière Rouge. Il est le premier bibliothécaire adjoint spécifiquement affecté à la réconciliation à l'Université de Victoria, l'ancien directeur du Centre national pour la

vérité et la réconciliation, fondé il y a six ans, et l'ancien directeur de la collecte de déclarations à la Commission de vérité et de réconciliation (CVR) du Canada.

« La question de la participation des peuples autochtones à l'élaboration et à la mise en œuvre des systèmes d'enseignement est l'une des sources les plus anciennes de revendication, d'activisme et de travail acharné de la part d'un grand nombre d'Autochtones, déclare M. Moran. La CVR n'était qu'une autre affirmation claire qu'il est temps de changer, et que ce que nous voulons n'est pas un changement progressif. »

« Nous savons que le racisme envers les Autochtones est différent, et nous savons qu'il est ancré dans la législation. »



“We know that anti-Indigenous racism is different, and we know that it’s rooted in legislation.”

Number 57 calls in part for public servants to be educated on the history of Indigenous peoples, including the legacy of residential schools, and urges “training in intercultural competency, conflict resolution, human rights and anti-racism.” And number 62 encourages the federal government to “provide the necessary funding to post-secondary institutions to educate teachers on how to integrate Indigenous knowledge and teaching methods into classrooms.”

But Dr. Moran says the calls to action need to be considered alongside the commission’s 10 principles of reconciliation as well as the United Nations Declaration on the Rights of Indigenous Peoples (UNDRIP), which the commission called on all levels of government to implement. “It’s those three things that come together and really help us have a much more robust and full understanding of what the transformative work is that needs to occur,” he says.

Article 43 of UNDRIP states the rights it recognizes “constitute the minimum standards for the survival, dignity and well-being of the Indigenous peoples of the world,” while article 15 asserts that Indigenous cultures, traditions, histories and aspirations “shall be appropriately reflected in education and public information.” Operations at UVic libraries are now looked at through the lens of UNDRIP, Dr. Moran says.

At the University of Manitoba, which is home to the National Centre for Truth and Reconciliation, work is underway to track what each faculty and department is doing on the issue. Officials are also developing an institution-wide anti-racism strategy, including a component devoted specifically to anti-Indigenous racism.

“We’ve been looking nationally, and talking to our colleagues nationally, and realizing that there has not been a lot of work done in the area,” says Christine Cyr, associate vice-president, Indigenous, who is working on that part of the project. “We know that anti-Indigenous racism is different, and we know that it’s rooted in legislation.”

Everyone involved in the project took part in a virtual ceremony over two days and “were guided through a visioning session by an Indigenous knowledge keeper,” says Ms. Cyr, who is Métis. The project is being headed by a non-Indigenous person so that Indigenous members don’t have to do the “heavy lifting.” The goal is for other institutions to use their work as a model. “Ultimately we hope that there will be no need for the policy — but for today, we absolutely do need it,” she says.

Since 2015, the Canadian university community has met annually for the Building Reconciliation Forum. After a forced pause in 2020 due to the pandemic, the sixth forum will be hosted by Université Laval and Université du Québec this September on the theme of “Falling into step with First Peoples students.” According to Nadine Gros-Louis, government relations counsellor with the First Nations Education Council and a member of the governance committee for the event, the theme is intended to initiate “meaningful and lasting changes ... in the higher education community to help advance reconciliation.”

“There’s definitely an openness at universities to integrating the realities of First Peoples into institutions in terms of decolonization of their approaches or Indigenization of content,” notes Ms. Gros-Louis, who believes that Quebec universities have been more attentive to these issues in the last two years. As an example, she cites the many university action plans aligned with the reconciliation movement.

The forum, being held in Eastern Canada for the first time, will welcome 11 ambassadors — students or graduates representing Indigenous nations in Quebec. “They’ve also participated in proposing ideas for solutions and engagement with universities,” Ms. Gros-Louis explains. “It’s very important to hear from those who are directly affected by the university community, because they’re the ones who live in that environment every day.”

Access and inclusion

The Assembly of First Nations put out a report card on nationwide truth and reconciliation efforts last December that touched on the postsecondary sector. It said some progress has been made in offering Indigenous legal education and singled out a new program at UVic that offers a joint degree in common law and Indigenous legal orders. But the report also noted there is “a persistent backlog of First Nations students seeking a postsecondary education” across the country due to a shortage of public funds.

Making university more accessible to Indigenous peoples also means ensuring the experience is inclusive. That’s something Lakehead University has been focusing on, says Cynthia Wesley-Esquimaux, who became the country’s first chair in truth and reconciliation there five years ago. “Obviously we want to make Lakehead a destination for education, and to do that for Indigenous peoples, we have to be clear we’re offering programming that actually meets their needs,” she says.

La Commission, dirigée par le juge Murray Sinclair, a publié en 2015 un rapport final comprenant 94 appels à l'action, dont quelques-uns s'appliquent directement aux établissements postsecondaires. Par exemple, l'appel numéro 16 les invite à créer des programmes d'études en langues autochtones. L'appel numéro 57 demande notamment que les fonctionnaires soient formés sur l'histoire des peuples autochtones, y compris en ce qui a trait aux séquelles des pensionnats, et préconise « une formation axée sur les compétences pour ce qui est de l'aptitude interculturelle, de résolution de conflit, des droits de la personne et de l'anti-racisme ». Et l'appel numéro 62 encourage entre autres le gouvernement fédéral de « prévoir les fonds nécessaires pour permettre aux établissements d'enseignement postsecondaire de former les enseignants sur la façon d'intégrer les méthodes d'enseignement et les connaissances autochtones dans les salles de classe ».

Mais, selon M. Moran, les appels à l'action doivent être considérés parallèlement aux 10 principes de réconciliation de la Commission ainsi qu'à la Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones (DNUDPA), que la Commission a demandé à tous les paliers de gouvernement de mettre en œuvre. « Ce sont ces trois éléments qui, réunis, nous permettent d'avoir une compréhension beaucoup plus solide et complète du travail de transformation à accomplir. »

L'article 43 de la DNUDPA stipule que les droits qu'elle reconnaît « constituent les normes minimales nécessaires à la survie, à la dignité et au bien-être des peuples autochtones du monde », tandis que l'article 15 spécifie que les peuples autochtones ont droit « à ce que l'enseignement et les moyens d'information reflètent fidèlement » leurs cultures, leurs traditions, leur histoire et leurs aspirations. Les activités des bibliothèques de l'Université de Victoria sont désormais examinées sous l'angle de la DNUDPA, explique M. Moran.

À l'Université du Manitoba, qui abrite le Centre national pour la vérité et la réconciliation, des travaux sont en cours pour faire le suivi de ce que chaque faculté et département fait sur la question. Les responsables élaborent également une stratégie de lutte contre le racisme à l'échelle de l'établissement, dont un volet sera consacré spécifiquement au racisme envers les Autochtones.

« Après avoir examiné la situation dans l'ensemble du pays et discuté avec nos collègues à l'échelle nationale, nous nous sommes rendu compte qu'il n'y avait pas eu beaucoup de progrès dans ce domaine, affirme Christine Cyr, vice-rectrice adjointe aux affaires autochtones de l'Université du Manitoba, qui travaille sur cette partie du projet. Nous savons que le racisme envers les Autochtones est différent, et nous savons qu'il est ancré dans la législation. »

Toutes les personnes participant au projet ont pris part à une cérémonie virtuelle pendant deux jours et « ont été guidées dans une séance de visualisation par un gardien du savoir autochtone », explique Mme Cyr, qui est métisse. Le projet est dirigé par une personne non autochtone afin que les membres autochtones n'aient pas à faire le gros du travail.

L'objectif est que d'autres établissements puissent s'inspirer de leur travail. « À terme, nous espérons que cette politique ne sera plus nécessaire, mais pour l'instant, nous en avons absolument besoin », dit-elle.

Depuis 2015, le milieu universitaire canadien se donne rendez-vous annuellement pour un Forum national sur la réconciliation. Après une pause forcée en 2020 en raison de la pandémie, le sixième forum, coordonné par l'Université Laval et l'Université du Québec, aura lieu en septembre prochain sous le thème « S'engager dans les pas des étudiants des Premiers Peuples ». Tel que l'explique Nadine Gros-Louis, conseillère aux relations gouvernementales du Conseil en éducation des Premières Nations et membre du comité de gouvernance de l'événement, cette thématique vise à initier des « changements significatifs et durables [...] dans le milieu de l'enseignement supérieur pour faire progresser la réconciliation ».

« C'est certain qu'il y a une ouverture des universités à intégrer les réalités des Premiers Peuples dans les institutions au niveau de la décolonisation des approches ou de l'autochtonisation des contenus », souligne Mme Gros-Louis, qui juge que les universités québécoises sont davantage à l'écoute de ces enjeux depuis les deux dernières années. Elle donne en exemple les nombreux plans d'action universitaires s'inscrivant dans le mouvement de la réconciliation.

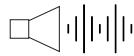
Pour la première fois, le forum se déroulera dans l'Est du pays et misera notamment sur 11 ambassadeurs pour l'événement. Ces étudiants ou diplômés représenteront les nations autochtones du Québec. « Ils ont aussi participé à donner des pistes de solution et d'engagement par rapport aux universités, explique Mme Gros-Louis. C'est très important de laisser la parole à ceux qui sont directement concernés par le milieu universitaire parce que ce sont eux qui vivent au quotidien [dans cet] environnement. »

Accès et inclusion

En décembre dernier, l'Assemblée des Premières Nations a publié un rapport sur les efforts de vérité et de réconciliation déployés à l'échelle nationale, notamment en ce qui concerne le secteur postsecondaire. On y fait état de progrès dans l'offre de formation juridique autochtone en citant notamment un nouveau programme d'études conjoint en common law et en ordres juridiques autochtones à l'Université de Victoria. Mais le rapport indique également qu'il y a « un retard persistant dans l'accès des étudiants des Premières Nations à l'enseignement postsecondaire » à l'échelle nationale en raison d'un manque de fonds publics.

Rendre l'université accessible aux peuples autochtones signifie également s'assurer que l'expérience est inclusive. C'est une question sur laquelle l'Université Lakehead s'est penchée, affirme Cynthia Wesley-Esquimaux, qui y est devenue, il y a cinq ans, titulaire de la première Chaire sur la vérité et la réconciliation au pays. « Nous voulons évidemment faire de l'Université Lakehead une destination de choix pour étudier, et pour y parvenir auprès des Autochtones, nous devons leur offrir des programmes qui répondent réellement à leurs besoins », souligne-t-elle.

« C'est très important de laisser la parole à ceux qui sont directement concernés par le milieu universitaire parce que ce sont eux qui vivent au quotidien [dans cet] environnement. »



“Anytime something Indigenous comes up, all eyes turn to the one or two faculty members who are expected to speak for all other Indigenous people in the country and they simply cannot do that.”

Resources are available to support students making the transition from remote communities. Daycare spaces are set aside for Indigenous students arriving with children. And there is help on offer to find living accommodations since “it’s really hard for Indigenous students to rent places in Thunder Bay because of the racism,” says Dr. Wesley-Esquimaux, who is a member of the Chippewa of Georgina Island First Nation.

In 2016, the university also made it mandatory for all students to complete at least one course that contains a minimum of 50 per cent Indigenous content. The result is a growing number of students who self-identify as Indigenous, nearing 14 per cent of the university’s overall enrollment.

Despite such gains, there is still a long way to go to achieve fundamental change, says Shelly Johnson, the first Canada Research Chair in Indigenizing Higher Education, and an associate professor at Thompson Rivers University.

“We’re long on rhetoric and we’re long on basic low-hanging fruit. That is, how do we get more Indigenous people hired? How do we involve elders in a meaningful way? How do we provide more scholarships or bursaries to Indigenous students?” she says. “And really that’s where it ends, mostly, across the country.”

Only 1.4 per cent of faculty identified as Indigenous in the last federal census in 2016. Dr. Johnson says that can create unfair expectations and lead to retention problems. “Anytime something Indigenous comes up, all eyes turn to the one or two faculty members who are expected to speak for all other Indigenous people in the country and they simply cannot do that,” she says. “Or a lot of service committee work will happen, and everybody wants an Indigenous person to sit on their committee to give an ‘Indigenous perspective.’” Some institutions have been experimenting with cluster hires, bringing in several professors at a time so they have more support.

Another pressing issue has to do with relations between universities and local First Nations. “We’re not at the point where many institutions are saying, ‘All of the benefits of being on unceded or treaty territory accrues to the institution. What are we doing in terms of reciprocity, in giving back to those nations on whose unceded territory, or on whose

lands we’re located?’” says Dr. Johnson, who is Saulteaux and a member of the Keeseeoose First Nation.

One step would be to give qualified candidates from those nations preference in hiring practices, she says. Another would be to appoint elders who are providing advice or student support on campus to full-time positions with benefits, rather than precarious part-time employment. A case in point is Vancouver Island University, which hired its first full-time elder-in-residence eight years ago.

Guiding principle

Two academics at the University of Alberta recently studied what it means to indigenize the postsecondary sector. In a 2018 paper, Adam Gaudry and Danielle Lorenz imagine a three-part spectrum. On one end is the idea of inclusion, simply to boost the number of Indigenous people on campus. In the middle is reconciliation, which involves “creating a new, broader consensus on debates such as what counts as knowledge.” And on the far end is decolonization, which “fundamentally reorients knowledge production to a system based on different power relations between Indigenous peoples and Canadians.” While many colleges and universities use the language of reconciliation, the researchers concluded, most of their actions focus on inclusion. Yet decolonization efforts are what are needed to “demonstrate a way toward a more just Canadian academy,” they wrote.

Whether universities engage in deeper reforms depends on the willingness of administrators to work collaboratively, says Craig Fortier, an associate professor of social development studies who co-chairs the truth and reconciliation committee at the University of Waterloo’s Renison University College. “They have to be willing to vulnerably cede control of the process, and not make this about public relations, or some kind of fad that’s happening throughout universities, but rather, really be sincere that the process may require fundamental transformation of what they do,” he says. “They can’t control the process to have an outcome like tokenistic improvements that fit within the current model of the system.”

Des ressources sont disponibles pour aider les étudiants à faire la transition depuis les collectivités éloignées. Des places en garderie sont par exemple réservées aux étudiants autochtones qui arrivent avec des enfants. On aide également les étudiants à se loger, car « il est très difficile pour les étudiants autochtones de louer un logement à Thunder Bay en raison du racisme », explique M^{me} Wesley-Esquimaux, qui est membre de la Première Nation Chippewa de Georgina Island.

Depuis 2016, tous les étudiants de l'Université doivent suivre au moins un cours comprenant au minimum 50 % de contenu autochtone. Il en résulte un accroissement du nombre d'étudiants s'identifiant comme Autochtones, qui représentent maintenant près de 14 % de l'effectif global de l'Université.

Malgré ces progrès, il reste encore beaucoup de chemin à parcourir pour parvenir à un changement fondamental, estime Shelly Johnson, première titulaire de la Chaire de recherche du Canada en autochtonisation de l'enseignement supérieur et professeure agrégée à l'Université Thompson Rivers.

« La rhétorique abonde et nous atteignons beaucoup de cibles faciles. Comment faire en sorte que davantage d'Autochtones soient embauchés? Comment faire participer les aînés de manière significative? Comment offrir plus de bourses d'études aux étudiants autochtones? C'est vraiment là où les efforts s'essoufflent, la plupart du temps, partout au pays. »

Seulement 1,4 % du corps professoral s'est identifié comme Autochtones lors du recensement fédéral de 2016. Selon M^{me} Johnson, cela peut créer des attentes injustes et entraîner des problèmes de rétention. « Chaque fois qu'il est question d'un sujet autochtone, tous les regards se tournent vers un ou deux membres du corps enseignant, qui sont censés parler au nom de tous les Autochtones du pays, ce qu'ils ne peuvent tout simplement pas faire. Ou bien beaucoup de travail se fait en comité, et tout le monde veut qu'une personne autochtone siège à son comité pour apporter une "perspective autochtone". » Certains établissements ont expérimenté les recrutements groupés, en embauchant plusieurs professeurs à la fois afin qu'ils bénéficient d'un meilleur soutien.

Un autre enjeu crucial concerne les relations entre les universités et les Premières Nations locales. « Nous n'en sommes pas au point où de nombreux établissements reconnaissent que tous les bénéfices d'être sur un territoire non cédé ou visé par un traité leur reviennent. Que faire sur le plan de la réciprocité? Comment rendre la pareille aux nations à qui

reviennent le territoire non cédé ou les terres sur lesquels l'établissement se trouve? », demande M^{me} Johnson, qui est Saulteux et membre de la Première Nation de Keesekoose.

Une possibilité consisterait à accorder la préférence aux candidats qualifiés de ces nations dans les pratiques d'embauche, considère-t-elle. Une autre solution serait d'offrir des postes à temps plein avec avantages sociaux aux aînés qui fournissent des conseils ou du soutien aux étudiants plutôt que des emplois précaires à temps partiel. C'est d'ailleurs ce qu'a fait l'Université de l'île de Vancouver en embauchant son premier aîné en résidence à temps plein, il y a huit ans.

Principes directeurs

Deux universitaires de l'Université de l'Alberta ont récemment étudié ce que signifie l'autochtonisation du secteur postsecondaire. Dans un article paru en 2018, Adam Gaudry et Danielle Lorenz imaginent une définition en trois parties. D'un côté, il y a l'idée d'inclusion, qui consiste simplement à augmenter le nombre d'Autochtones sur les campus. Au milieu se trouve la réconciliation, qui implique « l'établissement d'un nouveau consensus plus large sur différentes questions, comme ce qui constitue le savoir ». Et à l'autre extrémité se trouve la décolonisation, qui « réoriente fondamentalement la production de savoir vers un système fondé sur des relations de pouvoir différentes entre les peuples autochtones et les Canadiens ». Les chercheurs concluent que si de nombreux collèges et universités utilisent le langage de la réconciliation, la plupart de leurs actions sont axées sur l'inclusion. Pourtant, les efforts de décolonisation sont nécessaires pour « montrer la voie vers un milieu universitaire canadien plus juste », écrivent-ils.

L'engagement des universités dans des réformes plus profondes dépend de la volonté des administrateurs de travailler en collaboration, affirme Craig Fortier, professeur agrégé en études du développement social et coprésident du Comité de vérité et de réconciliation du Collège universitaire Renison de l'Université de Waterloo. « Ils doivent être prêts à se montrer vulnérable en cédant le contrôle du processus et à ne pas y voir une question de relations publiques ou une sorte de mode qui se répand dans les universités, mais plutôt être sincères quant au fait que le processus peut nécessiter une transformation fondamentale de ce qu'ils font, croit-il. Ils ne peuvent pas contrôler le processus pour en arriver à des améliorations symboliques qui se conforment au modèle actuel du système. »

« Chaque fois qu'il est question d'un sujet autochtone, tous les regards se tournent vers un ou deux membres du corps enseignant, qui sont censés parler au nom de tous les Autochtones du pays, ce qu'ils ne peuvent tout simplement pas faire. »

M. Fortier affirme également qu'il est essentiel de reconnaître le rôle que les professeurs non autochtones comme lui doivent jouer. « En fin de compte, nous ne pouvons pas demander au très petit nombre d'Autochtones présents sur nos campus de porter ce lourd fardeau sur leurs épaules, alors que c'est à nous, non-Autochtones, de faire ce travail. Mais nous ne pouvons pas faire ce travail et le contrôler sans leur leadership et leurs conseils, et leur dire : "voici ce qui semble être une bonne stratégie pour décoloniser, ou déstabiliser, ou réconcilier l'université avec son histoire, ses actions et ses processus actuels." »

Selon plusieurs personnes consultées dans le cadre de cet article, la DNUDPA pourrait donner la voie à suivre pour opérer un changement fondamental. Le gouvernement fédéral s'est engagé à mettre pleinement en œuvre la déclaration il y a cinq ans. En juin, Ottawa a adopté le projet de loi C-15, qui fixe un délai de deux ans pour élaborer un cadre à cet effet.

Les provinces font aussi du chemin. La Colombie-Britannique a adopté il y a deux ans une loi visant à mettre en œuvre la DNUDPA. Celle-ci reprend une disposition clé de la déclaration, à savoir que les gouvernements doivent consulter les peuples autochtones et coopérer avec eux de bonne foi pour obtenir leur « consentement libre, préalable et éclairé » sur les décisions qui les concernent. Selon M. Moran, de l'Université de Victoria, la loi pourrait donner un aperçu des choses à venir ailleurs au pays.

« À mesure que d'autres provinces et territoires adopteront des lois semblables, les universités devront commencer à harmoniser leurs politiques et leurs pratiques avec ce mécanisme fondamental de protection des droits de la personne, dit-il, de la même manière qu'on s'attend à ce que nous fonctionnions conformément aux multiples lois et codes sur les droits de la personne dans tout le pays. »

Reste à savoir à quelle vitesse et dans quelle mesure cela se produira. Mais Mme Brant Castellano, de l'Université Trent, espère que l'indignation populaire suscitée par les découvertes en cascade de tombes anonymes sur les sites d'anciens pensionnats donnera un élan au processus.

« Les gens qui aiment leurs enfants et qui peuvent concevoir ce que c'est que de voir son enfant enlevé de force et disparaître – l'ampleur de la réaction populaire, Murray Sinclair et d'autres pensent qu'il s'agit peut-être là d'une vague porteuse, d'un tournant vers le rétablissement. » **▲**

**Avec la collaboration d'Émile Bérubé-Lupien*

Dr. Fortier also says that recognizing the role non-Indigenous faculty like him need to play is vital. “At the end of the day, we can’t ask the very small amount of Indigenous people who are on our campus to load this massive burden on their backs, when it is our responsibility as non-Indigenous people to do that work. But we can’t do that work and control that work without having their leadership and guidance, and saying, ‘This is what feels like a good strategy toward decolonizing, or unsettling, or reconciling the university with its history, its actions and its current processes.’”

Several people interviewed for this article say UNDRIP could provide a pathway to fundamental change. The federal government committed to fully implementing the declaration five years ago. In June, Ottawa passed Bill C-15, which sets a two-year deadline to come up with a framework to do so.

There is activity at the provincial level too. British Columbia passed legislation to implement UNDRIP in 2019. It includes a key provision from the declaration—that governments consult and cooperate with Indigenous peoples in good faith to get their “free, prior and informed consent” on decisions that affect them. The legislation may provide a glimpse of things to come elsewhere in the country, says Dr. Moran at UVic.

“As additional provinces and territories begin to pass similar-type legislation, it will require universities broadly to begin to harmonize their policies and practices with that very fundamental human rights mechanism,” he says, “no different than we are expected to operate in accordance with multiple human rights acts and human rights codes across the country.”

How quickly and to what extent that will take place remains to be seen. But Dr. Brant Castellano of Trent is hopeful that public outrage over the cascading discoveries of unmarked graves at former residential schools will lend momentum.

“People who love their children and have some notion of what it is to have your child forcibly removed and disappear—the depth of the response from the public, Murray Sinclair and others think that maybe this is the tidewater, this is the turning of the tide to recovery.” **▲**

**With collaboration from Émile Bérubé-Lupien*